Lundi 18 janvier 2021
Grande salle Pierre Boulez – Philharmonie de Paris

Romantismes

Claude Debussy : <i>Prélude à l'après-midi d'un faune</i> Robert Schumann : <i>Concerto pour piano</i> Maurice Ravel : <i>Pavane pour une infante défunte</i> Ludwig van Beethoven : <i>Symphonie n° 1</i>

Ravel et Debussy, deux compositeurs romantiques comme Schumann et Beethoven ? Voici une idée qui pourrait rapidement tourner au scandale musicologique. En effet, ce programme franco-germanique réunit plusieurs particularités stylistiques associées à ces deux écoles très différentes. D'un côté les « classiques », passionnés des grandes formes – concerto et symphonie – et de l'autre les « modernistes » dont les harmonies échappent constamment aux règles. Mais pourquoi pas après tout ne pas mélanger des écoles si distinctes, d'autant plus que de nombreux points en commun relie les deux camps.

À la recherche des influences perdues

Comme l'écrit monsieur Croche, alias Claude Debussy, « l'influence allemande n'a jamais d'effet néfaste que sur les esprits susceptibles d'être domestiqués, ou pour mieux dire, qui prennent le mot influence dans le sens d' "imitation" ». Pour Debussy, « il y aura toujours des périodes d'imitation ou d'influence dont on ne peut prévoir la durée, encore moins la nationalité ». En effet, à un certain moment de leur carrière, Beethoven et Ravel ont puisé à des sources d'inspiration diverses afin de trouver le style qui leur sera propre.

Pour Hector Berlioz, Beethoven dans sa *Première symphonie* « est évidemment resté sous l'empire des idées de Mozart, qu'il a agrandies quelquefois ». Gardant en tête une certaine image de Beethoven, construite plutôt par ses admirateurs que par le compositeur lui-même, Berlioz termine son article en disant qu' « il n'y a là, de même que dans le reste de la symphonie, rien de vraiment neuf, musicalement parlant ; [...]. C'est de la musique admirablement faite, claire, vive, mais peu accentuée, froide, et quelquefois mesquine, comme dans le rondo final, [...], véritable enfantillage musical ; en un mot, ce n'est pas là Beethoven. »

Un peu plus tardivement dans l'histoire, le destin de la *Pavane pour une infante défunte* de Ravel rappellera en quelque sorte celui du *Boléro*. En effet, la pièce compte parmi les œuvres les plus connues de Ravel. Cependant, déjà en 1912 le compositeur se plaignait de ses défauts, comme par exemple de son « influence de Chabrier, trop flagrante » et de sa forme, « assez pauvre. » Ainsi, le pianiste Alfred Cortot s'étonne également de sa popularité qui lui a « toujours paru en contradiction avec les raisons d'une admiration intelligente pour le génie de Ravel ». La *Pavane* est cependant un intéressant mélange de nostalgie et de simplicité qui incarne en quelque sorte l'atmosphère « fin de siècle ».

Drôle de « musique à programme »

Souvent considérée comme l'œuvre ayant marqué l'avènement de la musique moderne, le *Prélude à l'après-midi d'un faune* de Claude Debussy incarne ce que les tableaux impressionnistes représentent pour la peinture. Créée le 22 décembre 1894 à la Société nationale, cette pièce résulte de nombreuses inspirations extra-musicales. Elle est par ailleurs une mise en musique d'un tableau en vers de Stéphane Mallarmé qui fût entre autres son hôte dans ses fameux salons de mardi. Cependant, contrairement aux autres pièces « à programme », le *Prélude* n'est pas une illustration littérale du texte mais plutôt une fugue perpétuelle dans laquelle la poésie et la musique ne se rejoignent qu'à la fin du morceau.

En prolongeant l'émotion du poème d'après Mallarmé, Debussy a réinventé l'utilisation des couleurs orchestrales. Le fameux solo de flûte, tenu le soir de la création par Georges Barrère, le futur interprète de la *Densité 21,5* d'Edgar Varèse, revient à plusieurs reprises mais toujours orchestré différemment. Ainsi, symbolisant le faune, cette mélodie rêveuse apporte une couleur différente à chaque reprise.

Maurice Ravel, un autre adepte des salons parisiens, entre grâce à Gabriel Fauré dans le cercle des amis de la princesse Edmond de Polignac. Célèbre pour son salon musical et littéraire, elle fut l'une des principales mécènes ayant soutenu la création musicale. Ainsi, la *Pavane pour une Infante Défunte* est dédiée à la princesse qui en était « très surprise et profondément touchée ». Critique, Roland-Manuel dira de cette œuvre qui « lui gagna l'estime des salons et l'admiration des demoiselles qui ne jouent pas très bien du piano » car originalement l'œuvre a été écrite pour piano seul. Même si Ravel a déclaré que le titre *Pavane pour une infante défunte* ne voulait rien dire, il serait difficile en l'écoutant de ne pas penser aux images d'infante du peintre Velázquez et de ne pas imaginer une jeune princesse qui aurait dansé la pavane dans la cour espagnole, selon les mots de Ravel.

Divers romantismes ?

Si l'appartenance de Beethoven, de Ravel et de Debussy au romantisme semble relativement exagérée, Schumann se retrouve bien placé pour représenter toute une génération de compositeurs romantiques.

Exemple parfait de musique absolue, le *Concerto pour piano et orchestre* de Schumann a originalement été envisagé comme une Fantaisie en un seul mouvement. Terminé en 1841, le premier mouvement du futur concerto tripartite est complété par deux autres mouvements en été 1845. Dédié à Clara Schumann qui en sera l'interprète privilégiée, le concerto contient une partie de piano « si délicatement enchevêtrée avec l'orchestre qu'on ne saurait imaginer l'une sans l'autre. » Compositrice et virtuose, Clara a par ailleurs participé à l'écriture du concerto, notamment pour le mouvement final. Assumant les idées qui seront chères à Wagner, Robert Schumann a également sauvegardé l'unité de l'œuvre en proposant des parentés thématiques dans les trois mouvements.

Enfin, si le romantisme s'est développé par réaction à la régularité classique et au rationalisme des siècles précédents, les quatre compositeurs peuvent être rassemblés sous la bannière de leur anticonformisme.

Gabriele Slizyte (élève de la classe des Métiers de la culture musicale du CNSMDP, professeure : Lucie Kayas)